

Africa-Latina, la mémoire en scène

Genève ► A la Parfumerie, le Chœur Ouvert ravive chants tus, présences masquées et mémoires déplacées des musiques latines.

Au centre d'un cercle de bras tendus, la voix d'Amanda Cepero s'élève, claire et vibrante. Shékéré en main, elle dédie le spectacle à ses aïeules, aux exilées du commerce triangulaire, à celles et ceux qui prennent soin, qui résistent. Dans les couleurs vives des châles qui tournoient, *Africa-Latina*, création du Chœur Ouvert, commence. Un hommage choral aux racines africaines qui nourrissent les musiques d'Amérique latine.

Chez le Chœur Ouvert, les corps chantent autant que les voix. Depuis plus de vingt-cinq ans, cette formation genevoise mêle mouvement et récit dans des spectacles où se tissent gestes, langues et histoires. Pensée à la croisée du théâtre et des musiques populaires, cette création s'est façonnée en dialogue

Africa-Latina fait vibrer les héritages africains des musiques latines.

MATTEO MOTA



avec les interprètes, dont les vécus, les engagements et les traditions, de Cuba à l'Argentine, en passant par Haïti, le Venezuela ou le Pérou, irriguent le spectacle.

Africa-Latina évoque la violence des déracinements imposés par l'esclavage et la colonisation. Il célèbre aussi les cultures qui ont survécu et se sont

réinventées. Parmi les rythmes joués figure la *saya*, musique afro-bolivienne née des descendant·es d'esclavagisé·es dans les Yungas. D'autres traditions apparaissent au fil des tableaux, comme la *parranda* de protesta, genre vénézuélien où la fête se mue en chant de lutte. Là encore, la musique devient espace de circulation politique: elle

rassemble, elle anime, elle résiste. A sa manière, le chœur prolonge cet héritage en transformant la scène en lieu de commémoration partagée.

Africa-Latina rend aussi hommage aux spiritualités contraintes au silence. On y évoque (et invoque) Oshun, déesse yoruba des eaux douces, de la beauté et du soin. Entité traversée par l'exil, dissimulée dans les chants interdits des ancien·nes esclavisé·es.

L'eau trace en filigrane un chemin de mémoire. L'océan, d'abord, garde l'empreinte des corps arrachés à leurs terres, à leurs proches. Parfois engloutis, brisés par la traversée. La rivière, elle, évoque les renaissances: celles des communautés afrodescendantes formées au bord des rives, notamment au Pérou. «Sans eau, il n'y a pas de vie», entend-on sur scène. L'eau relie le Congo aux Andes, l'Angola aux Yungas. A travers elle, les récits se croisent, entre traversées imposées et

explorations choisies, comme ce chant bolivien, le *chava*, découvert au hasard d'un voyage du saxophoniste Yves Cerf, co-compositeur avec Sergio Valdeos des musiques de cette création mise en scène par Michele Millner (également chanteuse), Mael Godinat codirigeant l'ensemble où se mêlent percussions, contrebasse, violons et voix.

Impossible de rester immobile. Les pieds battent la mesure, les refrains se murmurent, les sourires s'allument. Sur scène, les musicien·nes débordent de générosité. Le public ne se contente pas de regarder: il entre dans la danse, happé par l'énergie collective. En une heure, *Africa-Latina* fait vibrer les héritages africains des musiques latines. Le spectacle redonne voix à ce que le système colonial a tenté d'étouffer – et que la musique, ici, ranime. **BATHSHEBA HURUY**

Jusqu'au 29 juin à la Parfumerie, Genève, laparfumerie.ch